DÉCODER LE MONDE

CHAQUE MOIS, UN SUJET LIÉ À L'ACTUALITÉ DES DROITS HUMAINS OU À L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS, À DISCUTER DANS VOTRE GROUPE AMNESTY.

JANVIER 2024

Le 27 janvier 2025 se célébrera le 80e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz. Elie Wiesel y fut déporté en mai 1944 avant de se retrouver à Buchenwald où il fut libéré par les Américains le 11 avril 1945.

54 ans plus tard, le 12 avril 1999, il a pris la parole, à l'invitation du président Clinton, dans l'East Room de la Maison blanche. Nous vous en proposons le texte, dans une traduction non officielle (texte original en anglais ici).

En 1999, le Mur de Berlin est tombé depuis dix ans et ceux des Tours jumelles du World Trade Center ne s'écrouleront que dans deux ans. Au Proche-Orient, on se trouve entre les Accords d'Oslo de 1993 et le sommet de Taba. Le génocide rwandais a eu lieu 5 ans plus tôt et la Guerre des Balkans fait rage.

Ayons à l'esprit la façon dont 1945, 1999 et 2025 se donnent la main.

Une idée d'article pour un prochain *DcoD le monde* ? Envie qu'on y aborde telle thématique ?

Adressez propositions et requêtes à acaudron@amnesty.be

LES DANGERS DE L'INDIFFÉRENCE

Allocution d'Élie Wiesel, Maison blanche, 12 avril 1999

Il y a cinquante-quatre ans, jour pour jour, un jeune garçon juif d'une petite ville des Carpates se réveillait, non loin de Weimar, la ville bien-aimée de Goethe, dans un lieu d'infamie éternelle appelé Buchenwald. Il était enfin libre, mais il n'y avait aucune joie dans son cœur. Il pensait qu'il n'y en aurait plus jamais.

Libéré la veille par des soldats américains, il se souvient de leur colère devant ce qu'ils ont vu. Et même s'il vit très vieux, il leur sera toujours reconnaissant pour cette colère, et aussi pour leur compassion. Bien qu'il ne comprenne pas leur langue, leurs yeux lui ont dit ce qu'il avait besoin de savoir : qu'eux aussi se souviendraient et témoigneraient.

Et maintenant, je me tiens devant vous, Monsieur le Président, commandant en chef de l'armée qui m'a libéré, ainsi que des dizaines de milliers d'autres, et je suis rempli d'une profonde et éternelle gratitude envers le peuple américain.

La gratitude est un mot qui me tient à cœur. La gratitude est ce qui définit l'humanité de l'être humain. Et je vous suis reconnaissant, Hillary - ou Mme Clinton - pour ce que vous avez dit et pour ce que vous faites pour les enfants du monde, pour les sans-abri, pour les victimes de l'injustice, pour les victimes du destin et de la société. Et je vous remercie tous d'être ici.

Nous sommes au seuil d'un nouveau siècle, d'un nouveau millénaire. Quel sera l'héritage de ce siècle qui s'achève ? Comment se souviendra-t-on de lui dans le nouveau millénaire ? Il sera certainement jugé, et jugé sévèrement, en termes moraux et métaphysiques. Ces échecs ont jeté une ombre noire sur l'humanité : deux guerres mondiales, d'innombrables guerres civiles, une chaîne insensée d'assassinats - Gandhi, les Kennedy, Martin Luther King, Sadate, Rabin - les massacres au Cambodge et au Nigeria, en Inde et au Pakistan, en Irlande et au Rwanda, en Érythrée et en Éthiopie, à Sarajevo et au Kosovo ; l'inhumanité du goulag et la tragédie d'Hiroshima. Et, à un autre niveau, bien sûr, Auschwitz et Treblinka. Tant de violence, tant d'indifférence.

Qu'est-ce que l'indifférence ? Étymologiquement, le mot signifie « aucune différence ». Un état étrange et contre nature dans lequel les frontières se brouillent entre la lumière et l'obscurité, le crépuscule et l'aube, le crime et le châtiment, la cruauté et la compassion, le bien et le mal.

Quelles en sont les origines et les conséquences inéluctables ? Est-ce une philosophie ? Peut-on concevoir une philosophie de l'indifférence ? Peut-on considérer l'indifférence comme une vertu ? Est-il parfois nécessaire de la pratiquer simplement pour garder la raison, vivre normalement, savourer un bon repas et un verre de vin, alors que le monde qui nous entoure connaît des bouleversements déchirants ?

Bien sûr, l'indifférence peut être tentante – plus que cela, séduisante. Il est tellement plus facile de détourner le regard des victimes. Il est tellement plus facile d'éviter de telles interruptions brutales dans notre travail, nos rêves, nos espoirs. Il est, après tout, gênant, de s'impliquer dans la douleur et le désespoir d'autrui. Pourtant, pour celui qui est indifférent, son prochain n'a aucune importance. Et, par conséquent, sa vie n'a aucun sens. Son angoisse cachée ou même visible n'a aucun intérêt. L'indifférence réduit l'autre à une abstraction.

Là-bas, derrière les grilles noires d'Auschwitz, les plus tragiques de tous les prisonniers étaient les « Muselmanner », comme on les appelait. Enveloppés dans leurs couvertures déchirées, ils s'asseyaient ou s'étendaient par terre, le regard perdu dans le vide, ignorant qui ils étaient et où ils étaient, étrangers à leur environnement. Ils ne ressentaient plus la douleur, la faim, la soif. Ils n'avaient peur de rien. Ils ne ressentaient rien. Ils étaient morts et ne le savaient pas.

Enracinés dans notre tradition, certains d'entre nous estimaient qu'être abandonnés par l'humanité n'était pas le summum. Nous pensions qu'être abandonnés par Dieu était pire que d'être punis par Lui. Mieux vaut un Dieu injuste qu'un Dieu indifférent. Être ignoré par Dieu est une punition plus dure que d'être victime de sa colère. L'homme peut vivre loin de Dieu – pas en dehors de Dieu. Dieu est partout où nous sommes. Même dans la souffrance ? Même dans la souffrance.

D'une certaine manière, être indifférent à cette souffrance est ce qui rend l'être humain inhumain. L'indifférence, après tout, est plus dangereuse que la colère et la haine. La colère peut parfois être créatrice. On écrit un grand poème, une grande symphonie, on fait quelque chose de spécial pour le bien de l'humanité parce qu'on est en colère contre l'injustice dont on est témoin. Mais l'indifférence n'est jamais créatrice. Même la haine peut parfois susciter une réponse. On la combat. On la dénonce. On la désarme. L'indifférence ne suscite aucune réponse. L'indifférence n'est pas une réponse.

L'indifférence n'est pas un début, c'est une fin. Et, par conséquent, l'indifférence est toujours l'amie de l'ennemi, car elle profite à l'agresseur – jamais à sa victime, dont la douleur est amplifiée lorsqu'elle se sent oubliée. Le prisonnier politique dans sa cellule, l'enfant affamé, le réfugié sans abri : ne pas répondre à leur détresse, ne pas soulager leur solitude en leur offrant une lueur d'espoir, c'est les exiler de la mémoire humaine. Et en niant leur humanité, nous trahissons la nôtre.

L'indifférence n'est pas un début, c'est une fin. C'est pourquoi l'indifférence est toujours l'amie de l'ennemi, car elle profite à l'agresseur, jamais à sa victime, dont la douleur s'amplifie lorsqu'elle se sent oubliée. Le prisonnier politique dans sa cellule, l'enfant affamé, le réfugié sans abri, ne pas répondre à leur détresse, ne pas soulager leur solitude en leur offrant une lueur d'espoir, c'est les exiler de la mémoire humaine. Et en niant leur humanité, nous trahissons la nôtre.

L'indifférence n'est donc pas seulement un péché, c'est une punition. Et c'est l'une des leçons les plus importantes des vastes expériences du bien et du mal de ce siècle qui s'achève.

Dans le pays d'où je viens, la société était composée de trois catégories simples : les tueurs, les victimes et les spectateurs. Pendant les heures les plus sombres, dans les ghettos et les camps de la mort – et je suis heureux que Mme Clinton ait mentionné que nous commémorions aujourd'hui, lors de ces Journées du souvenir, cet événement, cette période –, nous nous sommes alors sentis abandonnés, oubliés. Nous l'avons tous été.

Et notre seule misérable consolation était de croire qu'Auschwitz et Treblinka étaient des secrets jalousement gardés ; que les dirigeants du monde libre ne savaient pas ce qui se passait derrière ces portes noires et ces barbelés ; qu'ils n'avaient aucune connaissance de la guerre contre les Juifs que les armées d'Hitler et leurs complices menaient dans le cadre de la guerre contre les Alliés.

S'ils le savaient, nous pensions, ces dirigeants auraient sûrement remué ciel et terre pour intervenir. Ils se seraient exprimés avec beaucoup d'indignation et de conviction. Ils auraient bombardé les voies ferrées menant à Birkenau, rien que les voies ferrées, une seule fois.

Et maintenant, nous savons, nous avons appris, nous avons découvert que le Pentagone savait, que le Département d'État savait. Et l'illustre occupant de la Maison Blanche à l'époque, qui était un grand dirigeant – et je le dis avec souffrance et peine, car cela fait aujourd'hui exactement 54 ans qu'il mourut – Franklin Delano Roosevelt est décédé le 12 avril 1945, il est donc très présent pour moi et pour nous.

Il ne fait aucun doute qu'il était un grand dirigeant. Il a mobilisé le peuple américain et le monde, allant au combat, amenant des centaines et des milliers de soldats vaillants et courageux en Europe pour combattre le fascisme, pour combattre la dictature, pour combattre Hitler. Et tant de jeunes sont tombés au combat. Et pourtant, son image dans l'histoire juive – je dois le dire – son image dans l'histoire juive est imparfaite.

L'histoire déprimante du Saint Louis en est un exemple. Il y a soixante ans, sa cargaison humaine – peut-être 1 000 Juifs – a été renvoyée en Allemagne nazie. Et cela s'est produit après la Nuit de Cristal, après le premier pogrom organisé par l'État, avec des centaines de magasins juifs détruits, des synagogues brûlées, des milliers de personnes placées dans des camps de concentration. Et ce bateau, qui se trouvait déjà sur les côtes des États-Unis, a été renvoyé.

Je ne comprends pas. Roosevelt était un homme bon, avec un cœur. Il comprenait ceux qui avaient besoin d'aide. Pourquoi n'a-t-il pas permis à ces réfugiés de débarquer ? Un millier de personnes – en Amérique, un grand pays, la plus grande démocratie, la plus généreuse de toutes les nouvelles nations de l'histoire moderne. Que s'est-il passé ? Je ne comprends pas. Pourquoi cette indifférence, au plus haut niveau, à la souffrance des victimes ?

Mais il y avait des êtres humains qui étaient sensibles à notre tragédie. Ces non-juifs, ces chrétiens, que nous appelions les « Justes parmi les nations », dont les actes d'héroïsme désintéressés ont sauvé l'honneur de leur foi. Pourquoi étaient-ils si peu nombreux ? Pourquoi a-t-on fait plus d'efforts pour sauver les meurtriers SS après la guerre que pour sauver leurs victimes pendant la guerre ?

Pourquoi certaines des plus grandes entreprises américaines ont-elles continué à faire des affaires avec l'Allemagne hitlérienne jusqu'en 1942 ? On a avancé, et c'est prouvé, que la Wehrmacht n'aurait pas pu mener son invasion de la France sans le pétrole obtenu de sources américaines. Comment expliquer leur indifférence ?

Et pourtant, mes amis, de bonnes choses se sont produites au cours de ce siècle traumatisant : la défaite du nazisme, l'effondrement du communisme, la renaissance d'Israël sur son sol ancestral, la fin de l'apartheid, le traité de paix entre Israël et l'Égypte, l'accord de paix en Irlande. Et rappelons-nous la rencontre, pleine de drame et d'émotion, entre Rabin et Arafat que vous, Monsieur le Président, avez convoquée ici même. J'étais là et je ne l'oublierai jamais.

Et puis, bien sûr, la décision conjointe des États-Unis et de l'OTAN d'intervenir au Kosovo pour sauver ces victimes, ces réfugiés, ces personnes déracinées par un homme qui, à mon avis, en raison de ses crimes, devrait être accusé de crimes contre l'humanité. Mais cette fois, le monde n'est pas resté silencieux. Cette fois, nous réagissons. Cette fois, nous intervenons.

Cela veut-il dire que nous avons tiré les leçons du passé ? Cela veut-il dire que la société a changé ? L'être humain est-il devenu moins indifférent et plus humain ? Avons-nous vraiment tiré les leçons de nos expériences ? Sommes-nous moins insensibles au sort des victimes de nettoyage ethnique et d'autres formes d'injustices dans des endroits proches ou lointains ? L'intervention justifiée d'aujourd'hui au Kosovo, dirigée par vous, Monsieur le Président, est-elle un avertissement durable que plus jamais la déportation, la terreur des enfants et de leurs parents ne seront autorisées où que ce soit dans le monde ? Cela découragera-t-il d'autres dictateurs dans d'autres pays de faire de même ?

Et les enfants ? Oh, nous les voyons à la télévision, nous en entendons parler dans les journaux, et nous le faisons avec le cœur brisé. Leur sort est toujours le plus tragique, inévitablement. Quand les adultes font la guerre, les enfants périssent. Nous voyons leurs visages, leurs yeux. Entendons-nous leurs supplications ? Ressentons-nous leur douleur, leur agonie ? Chaque minute, l'un d'entre eux meurt de maladie, de violence, de famine. Certains d'entre eux – tant d'entre eux – pourraient être sauvés.

Et ainsi, je pense encore une fois au jeune juif des Carpates. Il a accompagné le vieil homme que je suis devenu tout au long de ces années de quête et de lutte. Et ensemble, nous marchons vers le nouveau millénaire, portés par une peur profonde et une espérance extraordinaire.